NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23. Janvier 1730.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë ſaint Jacques; à la Science.

M DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

F5762

LISTE

Des Pieces de Théatre de Monſieur
DE MARIVAUX,

Qui ſe vendent chez BRIASSON.

Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
La Surpriſe de l'Amour, Comedie.
La Double Inconſtance, Comedie.
Le Prince traveſti, Comedie.
La fauſſe Suivante, Comedie.
L'Iſle des Eſclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
LE Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui debite cette Comedie, chez qui l'on trouve auſſi le *Nouveau Théâtre Italien*, 8 Vol. in 12. & les *Parodies* 3 Vol.

Les Oeuvres du Sieur de Riviere Dufreny, Valet de Chambre du Roy, &c. 6. vol. in 12.

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme de Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour & du Haſard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris ce 21. Février 1730.

DANCHET.

LE JEU DE L'AMOUR, ET DU HAZARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE,

SILVIA.

MAis encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci, vos ſentimens reſſembleroient à ceux de tout le monde. Monſieur

votre Pere me demande ſi vous êtes bien aiſe qu'il vous marie, ſi vous en avez quelque joye; moi je lui réponds qu'oui; cela va tout de ſuite; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oüi* là ne ſoit pas vrai, le *non* n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel! quelle ſotte naïveté! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien, c'eſt encore *oüi*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous, allez répondre vos impertinences ailleurs, & ſçachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde; de quoi le vôtre s'aviſe-t'il de n'être fait comme celui de perſonne?

SILVIA.

Je vous dis que ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Liſette.

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à Monſieur Orgon, que vous étiez bien-aiſe d'être mariée ?

SILVIA.

Premierement, c'eſt que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela eſt encore tout neuf.

SILVIA.

C'eſt qu'il n'eſt pas neceſſaire que mon pere croye me faire tant de plaiſir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne ſervira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi, vous n'épouſerez pas celui qu'il vous deſtine ?

SILVIA.

Que ſçai-je ? peut-être ne me conviendra-t'il point, & cela m'inquiette.

LISETTE.

On dit que votre futur eſt un des plus honnêtes hommes du monde, qu'il eſt bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'eſprit ;

qu'on ne ſçauroit être d'un meilleur caractere ; que voulez-vous de plus ? peut-on ſe figurer de mariage plus doux ? d'union plus délicieuſe ?

SILVIA.

Delicieuſe ! que tu es folle avec tes expreſſions !

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpece-là, veuille ſe marier dans les formes ; il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie. Aimable, bien-fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſociété : pardi, tout en ſera bon dans cet homme-là, l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oiii dans le portrait que tu en fais ; & on dit qu'il y reſſemble ; mais c'eſt un, on dit, & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment-là, moi : il eſt bel homme, dit-on, & c'eſt preſque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis, tant-pis, mais voilà une penſée bien héteroclite.

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens ; volontiers un bel homme eſt fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh, il a tort d'être fat ; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoûte qu'il eſt bien fait ; paſſe.

LISETTE.

Oüi-da, cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe, ce ſont là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon neceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſçais ce que tu dis ; dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable, qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere, & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe ; on louë beaucoup le ſien, mais qui eſt-ce qui a vêcu avec lui ? Les hommes ne ſe contrefont-ils pas, ſur-tout quand ils ont de l'eſprit ? n'en ai-je pas vû moi, qui paroiſſoient, avec leurs amis, les meilleurs

gens du monde ? c'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouëment même, il n'y a pas juſqu'à leur phiſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte : auſſi l'eſt-il, répondoit-on, je l'ai répondu moi-même, ſa phiſionomie ne vous ment pas d'un mot ; oüi, fiez-vous-y à cette phiſionomie ſi douce, ſi prevenante, qui diſparoît un quart d'heure après pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié, ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là, pendant qu'il promene par tout ailleurs cette phiſionomie ſi aimable que nous lui voyons, & qui n'eſt qu'un maſque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque avec ces deux viſages !

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Leandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'eſt un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni

qui ne gronde ; c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible ; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne ; n'eſt-ce pas là un mari bien amuſant ?

LISETTE.

Je gêle au recit que vous m'en faites ; mais Terſandre, par exemple ?

SILVIA.

Oiii, Terſandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre ſa femme, j'arrive, on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air ſerain, dégagé, vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine ; ſa bouche & ſes yeux rioient encore. Le fourbe ! voilà ce que c'eſt que les hommes, qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abattuë, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer, je la trouvai, comme je ſerai peut-être, voilà mon portrait à venir, je vais dumoins riſquer d'en être une copie ; elle me fit pitié, Liſette, ſi

j'allois te faire pitié auſſi : cela eſt terrible, qu'en dis-tu ? ſonge à ce que c'eſt qu'un mari.

LISETTE.

Un mari ? c'eſt un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot là, il me raccommode avec tout le reſte.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaiſir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui, ſon pere me l'apprend par cette Lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me paroîs triſte ? Liſette de ſon côté baiſſe les yeux, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? parle donc toi, dequoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui ſe tient à l'ecart, & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abattu, un tein plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleu-

rer; voilà Monſieur tout ce que nous conſiderons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? une ame, un portrait ? explique-toi donc ? je n'y entens rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari, je lui citois celle de Terſandre que je trouvai l'autre jour fort abattuë, parce que ſon mari venoit de la quereller, & je faiſois là-deſſus mes reflexions.

LISETTE.

Oüi, nous parlions d'une phiſionomie qui va & qui vient, nous diſions qu'un mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprens que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement, il eſt beau; & c'eſt preſque tant-pis.

M. ORGON,

Tant-pis ! rêves-tu avec ton tant-pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'eſt la doctrine de Madame, j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela ; tiens, ma chere enfant, tu ſçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer ; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami, mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus ; je te defens toute complaiſance à mon égard, ſi Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart ; ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera comme à l'Opera ; vous me voulez, je vous veux, vîte un Notaire ; ou bien m'aimez-vous, non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vû Dorante, il étoit abſent quand j'étois chez ſon

pere ; mais ſur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne ſçaurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je ſuis pénétrée de vos bontez, mon pere, vous me deffendez toute complaiſance, & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais ſi j'oſois, je vous propoſerois ſur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliſeroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle, ſi la choſe eſt faiſable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle eſt très-faiſable ; mais je crains que ce ne ſoit abuſer de vos bontez.

M. ORGON.

Eh bien, abuſe, va ; dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être aſſez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puiſſe dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui, ſi je pouvois le voir, l'examiner un peu ſans qu'il me connût; Liſette a de l'eſprit, Monſieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la ſienne.

M. ORGON *à part.*

Son idée eſt plaiſante. *haut.* Laiſſe-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. *à part.* Si je la laiſſe faire, il doit arriver quelque choſe de bien ſingulier, elle ne s'y attend pas elle-même ... *haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguiſement. Es-tu bien sûre de ſoûtenir le tien, Liſette?

LISETTE.

Moi, Monſieur, vous ſçavez qui je ſuis, eſſayez de m'en conter, & manquez de reſpect ſi vous l'oſez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec leſquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem, retrouvez-vous Liſette?

M. ORGON.

Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même; mais il n'y a point de tems à perdre, va t'ajuſter ſuivant ton rôle, Dorante peut nous ſur-

prendre, hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coëffer, Liſette, pour vous accoûtumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe, marchons.

SCENE III.

MARIO, Mr. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA ſœur, je te felicite de la nouvelle que j'apprens; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oüi, mon frere; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter; j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pere vous les dira, je vous quitte.

SCENE IV.

Mr. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

NE l'amuſez pas, Mario, venez, vous ſçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monſieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être diſcret ſur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je ſuivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguiſé.

MARIO.

Déguiſé ! viendra-t'il en partie de maſque, lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere ; Hum... *Je ne ſçai au reſte ce que vous penſerez d'une imagination qui eſt venuë à mon fils ; elle eſt bizare, il en convient lui-même, mais le motif en eſt pardonnable*

& même délicat ; c'eſt qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que ſous la figure de ſon valet, qui de ſon côté fera le perſonnage de ſon Maître.

MARIO.

Ah, ah ! cela ſera plaiſant.

M. ORGON.

Ecoutez le reſte . . . *Mon fils ſçait combien l'engagement qu'il va prendre eſt ſérieux, & il eſpere, dit-il, ſous ce déguiſement de peu de durée ſaiſir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour ſe regler enſuite ſur ce qu'il doit faire, ſuivant la liberté que nous ſommes convenus de leur laiſſer. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai conſenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le ſecret de votre côté ; vous en uſerez là-deſſus avec la future comme vous le jugerez à propos . .* Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'eſt pas le tout, voici ce qui arrive ; c'eſt que votre ſœur inquiéte de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le ſecret, m'a demandé de joüer ici la même comedie, & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme

Dorante veut l'obſerver, qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtreſſe & la ſuivante ſe traveſtiſſent. Que me conſeillez-vous, Mario? Avertirai-je votre ſœur, ou non?

MARIO.

Mà foi, Monſieur, puiſque les choſes prennent ce train là, je ne voudrois pas les déranger, & je reſpecterois l'idée qui leur eſt inſpirée à l'un & à l'autre; il faudra bien qu'ils ſe parlent ſouvent tous deux ſous ce déguiſement, voyons ſi leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma ſœur, toute ſoubrette qu'elle ſera, & cela ſeroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle ſe tirera d'intrigue.

MARIO.

C'eſt une avanture qui ne ſçauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux,

SCENE

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monſieur, ai-je mauvaiſe grace en femme de chambre; & vous, mon frere, vous ſçavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma ſœur, c'eſt autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien auſſi eſcamotter Dorante à ta maîtreſſe.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire ſous le perſonnage que je joüe, je ne ſerois pas fâchée de ſubjuguer ſa raiſon, de l'étourdir un peu ſur la diſtance qu'il y aura de lui à moi; ſi mes charmes font ce coup là, ils me feront plaiſir, je les eſtimerai. D'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de ſon valet, je ne crains pas ſes ſoûpirs, ils n'oſeront m'aborder, il y aura quelque choſe dans ma phiſionomie qui

inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur, ce faquin-là ſera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Éh bien, l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile; les valets ſont naturellement indiſcrets, l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler, il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre : c'eſt ſans doute le valet de Dorante; ſon maître peut être reſté au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette?

SILVIA.

Liſette s'habille, & dans ſon miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon, n'eſt-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence.

M. ORGON.

Oüi, mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoye toujours devant, vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grace; Liſette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monſieur, je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur, c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle, ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît, continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux. Entre gens comme vous, le ſtile des complimens ne doit pas être ſi grave, vous ſeriez toujours ſur le qui vive; allons traitez-vous plus commodément, tu as nom Liſette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monſieur, pour vous ſervir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon, ſoit.

DORANTE.

Va donc pour Liſette, je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur.

MARIO.

Votre ſerviteur, ce n'eſt point encore là votre jargon, c'eſt ton ſerviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah ah, ah.

SILVIA *bas à Mario.*

Vous me joüez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attens les ordres de Liſette.

SILVIA,

Fais comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompuë, puiſque cela divertit ces Meſſieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Liſette, & je réponds ſur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans, ſi vous commencez à vous aimer, vous voilà débarraſſez des cérémonies.

MARIO.

Oh, doucement, s'aimer, c'eſt une autre affaire; vous ne ſçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Liſette, moi qui vous parle. Il eſt vrai qu'il m'eſt cruel, mais je ne veux pas que Bour-

guignon, aille ſur mes briſées.

LISETTE.

Oüi: le prenez-vous ſur ce ton là; & moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Liſette, tu n'as pas beſoin d'ordonner pour être ſervie.

MARIO.

Monſieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon Monſieur, c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Tais-toi, c'eſt encore pis, je te deffens d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès; retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille, & vous Liſette, montrez à ce garçon l'appartement de ſon maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monſieur vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

ILs ſe donnent la Comedie, n'importe, mettons tout à profit; ce garçon-ci n'eſt pas ſot: & je ne plains pas la ſoubrette qui l'aura; il va m'en conter, laiſſons-le dire pourvû qu'il m'inſtruiſe.

DORANTE *à part.*

Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui ſa phiſionomie ne fît honneur, lions connoiſſance avec elle.... *haut*, puiſque nous ſommes dans le ſtile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Liſette, ta maîtreſſe te vaut-elle? elle eſt bien hardie d'oſer avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette queſtion là m'annonce que ſuivant la coûtume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'eſt-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce deſſein-là, je te l'avouë; tout valet que je ſuis, je n'ai jamais eu de grande liaiſon avec les ſoubrettes, je n'aime pas l'eſprit domeſtique; mais à ton égard c'eſt une autre affaire : comment donc, tu me ſoumets, je ſuis preſque timide, ma familiarité n'oſeroit s'apprivoiſer avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de deſſus ma tête; & quand je te tutoye, il me ſemble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des reſpects qui te feroient rire. Quelle eſpece de Suivante es-tu donc avec ton air de Princeſſe?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir ſenti en me voyant, eſt préciſément l'hiſtoire de tous les valets qui m'ont vûe.

DORANTE.

Ma foi, je ne ſerois pas ſurpris quand ce ſeroit auſſi l'hiſtoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait eſt joli aſſurément; mais je te le repete encore, je ne ſuis pas faite aux cajolleries de ceux dont la garderobbe reſſemble à la tienne.

DORANTE.

DORANTE.

C'eſt-à-dire, que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela : ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA *à part.*

Quel homme pour un valet ! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons ; tu as l'air bien diſtingué, & l'on eſt quelquefois fille de condition ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Ha, ha, ha, je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA *à part.*

Il le meriteroit. *haut.* Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; tréve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu, si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérifier ; je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA *à part.*

Il ne tarit point.... *haut.* Finiras-tu, que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Liſette, cette fierté-là te va à merveille, & quoiqu'elle me faſſe mon procès, je ſuis pourtant bien aiſe de te la voir; je te l'ai ſouhaitée d'abord que je t'ai vûë, il te falloit encore cette grace-là, & je me conſole d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA *à part.*

Mais en verité, voilà un garçon qui me ſurprend malgré que j'en aye.... *haut.* Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainſi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va je te ſouhaite de bon cœur une meilleure ſituation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer, la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA *à part.*

Nous voilà grace au Ciel en converſa-

tion reglée, *haut.* Bourguignon, je ne ſçaurois me fâcher des diſcours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître, tu peux te paſſer de me parler d'amour, je penſe ?

DORANTE.

Tu pourrois bien te paſſer de m'en faire ſentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laiſſe-là ton amour.

DORANTE

Quitte donc ta figure.

SILVIA *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuſe... *haut.* Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t'il que je te quitte ? *à part.* Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE

Attens, Liſette, je voulois moi-même te parler d'autre choſe ; mais je ne ſçais plus ce que c'eſt.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque choſe à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées auſſi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demand

dé ſi ta maîtreſſe te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Liſette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ſoit, je voulois te parler de lui auſſi, & j'eſpere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il eſt; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du merite puiſque tu le ſers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eû de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponſes qui m'emportent; fais comme tu voudras, je n'y réſiſte point, & je ſuis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien ſçavoir com-

ment il ſe fait que j'ai la bonté de t'écouter, car aſſurément, cela eſt ſingulier!

DORANTE.

Tu as raiſon, notre avanture eſt unique.

SILVIA *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne ſuis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en verité, cela paſſe la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier; quand ton maître ſera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtreſſe de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine; en attendant, tu vois cet appartement, c'eſt le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, Bourguignon; mon porte-manteau & toi, avez-vous

été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas poſſible qu'on nous reçût mal, Monſieur.

ARLEQUIN.

Un Domeſtique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous-voulez dire Monſieur Orgon & ſa fille, ſans doute, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Et oüi, mon beau-pere & ma femme, autant vaut ; je viens pour épouſer, & ils m'attendent pour être mariez, cela eſt convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui eſt une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oüi, mais quand on y a penſé, on n'y penſe plus.

SILVIA *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de merite à bon marché chez vous, ce me ſemble ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien, je lui dis ſeulement que je vais faire deſcendre Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'eſt qu'il ne l'eſt pas encore.

DORANTE.

Elle a raiſon, Monſieur, le mariage n'eſt pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il ſoit fait.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle ſi grande difference y a-t'il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oüi, Monſieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme auſſi je vous prie ;

mais avant que de partir, dites-moi une choſe, vous qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait, je m'en réjoüis: croyez-vous que je plaiſe ici? comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant-mieux, entretenez-vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeſte de vous en contenter; mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car aſſurément il ſeroit venu, & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA *à part.*

Que le ſort eſt bizarre! aucun de ces deux hommes n'eſt à ſa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monſieur, mon commencement va bien, je plais déja à la ſoubrette.

DORANTE.

Butord que tu es.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc, mon entrée eſt ſi gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laiſſer là tes façons de parler ſottes & triviales, je t'avois donné de ſi bonnes inſtructions, je ne t'avois recommandé que d'être ſerieux. Va, je vois bien que je ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites, & puiſque le ſérieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis ; cette avanture-ci m'étourdit : que faut-il que je faſſe ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

MOn cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beaucoup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au ſurplus tous mes pardons ſont à votre ſervice.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas beſoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre ſerviteur.

M. ORGON.

Je ſuis, je vous aſſure, charm

vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je ſerois d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous ſçavez qu'on eſt ſi mal bâti, & j'étois bien aiſe de me preſenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réüſſi ; ma fille s'habille, elle a été un peu indiſpoſée, en attendant qu'elle deſcende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refuſé de trinquer avec perſonne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, que me veux-tu Liſette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment,

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où ſont les choſes; parce qu'il eſt important que vous en ſoyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci eſt donc bien ſérieux.

LISETTE.

Oüi, très-ſerieux, vous avez conſenti au déguiſement de Mademoiſelle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord ſans conſéquence, mais je me ſuis trompé.

M. ORGON.

Et de quelle conſequence eſt-il donc ?

LISETTE.

Monſieur, on a de la peine à ſe loüer ſoi-même, mais malgré toutes les regles de la modeſtie, il faut pourtant que je vous diſe que ſi vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiſelle votre fille ; il eſt tems qu'elle ſe déclare, cela preſſe, car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra, te deffies-tu de ſes charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous meffiez pas aſſez des miens, je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conſeille pas de les laiſſer faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Liſette, *il rit*, ah, ah, ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaiſantez, Monſieur, vous vous mocquez de moi,

j'en ſuis fâchée, car vous y ſerez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vîte ; tenez actuellement je lui plais beaucoup, ce ſoir il m'aimera, il m'adorera demain, je ne le mérite pas, il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laiſſera pas que d'être, voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien, que vous importe ? s'il vous aime tant, qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

DORANTE.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde, juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls ; j'ai menagé ſa tête, ſi je m'en mêle, je la renverſe, il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle, enfin épou-

ſe, je te le permets ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi, ma fille, t'a-t'elle parlé, que penſe-t'elle de ſon prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obſede; mais à vûë de païs, je ne la crois pas contente, je la trouve triſte, réveuſe, & je m'attens bien qu'elle me priera de le rebutter.

M. ORGON.

Et moi je te le défends; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raiſons pour faire durer ce déguiſement; je veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet comment ſe gouverne-t-il? ne ſe mêle-t'il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'eſt un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conſéquence avec elle, parce qu'il eſt bien fait, il la regarde & ſoupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître; & ſi elle ſe fâche ne t'en inquiette point, ce ſont mes affaires; mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, Mr. ORGON.

ARLEQUIN.

AH, je vous trouve, merveilleuſe Dame, je vous demandois à tout

le monde. Serviteur cher beau-pere ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur : Adieu mes enfans, je vous laiſſe enſemble ; il eſt bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux beſognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience, adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à ſon aiſe le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coute tant d'attendre, Monſieur, c'eſt par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé ! votre amour ne ſçauroit être bien fort, ce n'eſt tout au plus qu'un amour naiſſant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon, ne reſte pas long-temps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le ſecond lui a donné des forces, & le troiſiéme l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vîte, aiez ſoin de lui, puiſque vous êtes ſa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? eſt-il ſi abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu' il ſoit pourvû, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc petit importun, puiſqu'on ne ſçauroit avoir la paix qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher jou jou de mon ame ! cela me rejoüit comme du vin délicieux, quel dommage, de n'en avoir que Roquille !

LISETTE.

Allons, arretez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN

Je ne demande qu'à me ſoûtenir en

attendant que je vive.

LISETTE,

Ne faut-il pas avoir de la raiſon ?

ARLEQUIN.

De la raiſon ! helas je l'ai perduë ; vos beaux yeux ſont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais eſt-il poſſible, que vous m'aimiez tant ; je ne ſçaurois me le perſuader.

ARLEQUIN.

Je ne me ſoucie pas de ce qui eſt poſſible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela eſt juſte.

LISETTE.

Mon miroir ne ſerviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah mignone, adorable, votre humilité ne ſeroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE

Quelqu'un vient à nous ; c'eſt votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE

DORANTE.

MOnſieur, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN

Non : maudite ſoit la valetaille qui ne ſçauroit nous laiſſer en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monſieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, ſon congé fera le troiſiéme. Voyons ?

DORANTE *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN *bas à Dorante.*

Ce ſont des injures, & non pas des mots cela... *à Liſette*, ma Reine, excuſez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarraſſe-moi de tout ceci, ne te

livre point, parois ſérieux, & réveur; & même mécontent, entens-tu.

ARLEQUIN.

Oüi, mon ami, ne vous inquietez pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame, ſans lui j'allois vous dire de belles choſes, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui eſt extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand eſt-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut eſperer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La queſtion eſt vive; ſçavez-vous bien que vous m'embarraſſez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vîte.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenuë de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenuë d'apréſent qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez je vous aime moi, faites l'écho, repetez, Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable ! eh-bien, Monſieur ; je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh-bien, Madame, je me meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les Champs ; vous m'aimez, cela eſt admirable !

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hom-

mage ; peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, quand nous en ſerons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croiez plus de qualitez que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous Madame, vous ne ſçavez pas les miennes ; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas les maitres de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les Peres & Meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choiſi dans quelque état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choiſir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Helas, quand vous ne ſeriez que Perette ou Margot, quand je vous aurois vû le Martinet à la main deſcendre à la cave, vous auriez toûjours été ma Princeſſe.

LISETTE.

Puiſſent de ſi beaux ſentimens être durables!

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre jurons-nous de nous aimer toûjours en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites ſur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'interêt à ce ſerment-là que vous, & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *ſe met à genoux.*

Votre bonté m'ébloüit, & je me proſterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne ſçaurois vous ſouffrir dans cette poſture là, je ſerois ridicule de vous y laiſſer; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUe voulez-vous, Liſette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t'il pas ! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les Femmes de Chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monſieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre ſoubrette ! Reine de ma vie, renvoiez-la. Retournez-vous-en ma Fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Liſette ?

ET DU HAZARD

SILVIA.

Mais, Madame.

ARLEQUIN.

Mais ! Ce mais-là n'eſt bon qu'à me donner la fiévre.

SILVIA *à part les premiers mots.*

Ah le vilain homme ! Madame, je vous aſſure que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le Diable le veut & elle auſſi... Patience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les ſottes gens que nos gens ?

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire eſſuyer les brutalitez de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas joüer deux Rolles à la fois ; il faut que je paroiſſe ou la Maitreſſe, ou la Suivante, que j'obéiſſe, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien ; mais puiſqu'il n'y eſt plus, écoutez-moi comme votre Maîtreſſe : vous voyez bien que cet homme là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen ? eſt-il néceſſaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la repugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot ; dans cette conjoncture, c'eſt à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouſer.

LISETTE.

Je ne ſçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſçauriez ? & qu'eſt-ce qui

vous en empêche?

LISETTE.

Monſieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon Pere à ce procedé-là.

LISETTE.

Poſitivement défendu.

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'aſſurer qu'ils ſont invincibles; je ne ſçaurois me perſuader qu'après cela il veuille pouſſer les choſes plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur qu'a-t'il donc de ſi déſagréable, de ſi rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zele auſſi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il eſt, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais aſſez ſans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet qui fait l'important ne vous

auroit-il point gâté l'eſprit ſur ſon compte ?

SILVIA.

Hum, la ſotte ! ſon valet a bien affaire ici ?

LISETTE.

C'eſt que je me méfie de lui ; car il eſt raiſonneur.

SILVIA.

Finiſſez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai ſoin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-ſage.

LISETTE.

Je crois qu'il eſt homme à vous avoir conté des hiſtoires mal adroites, pour faire briller ſon bel eſprit.

SILVIA.

Mon déguiſement ne m'expoſe-t'il pas à m'entendre dire de jolies choſes ! A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? car enfin, vous m'obligez à le juſtifier, il n'eſt pas queſtion de le broüiller avec ſon maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbecille qui écoute ſes hiſtoires.

LISETTE.

Oh, Madame, dès que vous le défendez ſur ce ton-là, & que cela va juſqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défens ſur ce ton-là? qu'eſt-ce que c'eſt que le ton dont vous dites cela vous-même? qu'entendez-vous par ce diſcours? que ſe paſſe-t'il dans votre eſprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûë comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ſi ce valet n'a rien dit, à la bonne-heure, il ne faut pas vous emporter pour le juſtifier, je vous crois, voilà qui eſt fini, je ne m'oppoſe pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais eſprit! comme elle tourne les choſes, je me ſens dans une indignation.... qui.... va juſqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame, quelle fineſſe entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entens fineſſe ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ; vous me manquez de reſpect juſques-là ? Bonne opinion juſte Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ? à qui parlez-vous ? qui eſt-ce qui eſt à l'abri de ce qui m'arrive, où en ſommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en ſçai rien, mais je ne reviendrai de long-tems de la ſurpriſe où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes inſupportable, laiſſez-moi, je prendrai d'autres meſures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE friſſonne encore de ce que je lui ai entendu dire ; avec quelle impudence les domeſtiques ne nous traitent-ils pas dans leur eſprit ; comme ces gens-là vous dégradent ! je ne ſçau-

rois m'en remettre, je n'oſerois ſonger aux termes dont elle s'eſt ſervie, ils me font toujours peur, il s'agit d'un valet: Ah l'étrange choſe! écartons l'idée dont cette inſolente eſt venuë me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en queſtion pour lequel je m'emporte; mais ce n'eſt pas ſa faute, le pauvre garçon, & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Iſette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je ſuis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus, tu me dis je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va ? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vrai ? j'acheve ta penſée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même ſi j'en avois envie ; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vûë.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifferent, & me l'eſt en effet, je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'eſprit ne me tourne ; voilà mes diſpoſitions, ma raiſon ne m'en permet point d'autres, &

je devrois me diſpenſer de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur eſt inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit ! Il me fait de la peine ; reviens à toi, tu me parles, je te réponds, c'eſt beaucoup, c'eſt trop même, tu peux m'en croire, & ſi tu étois inſtruit, en vérité tu ſerois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté ſans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre, je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me raſſure, ce que je fais eſt loüable, c'eſt par généroſité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure, ces généroſitez-là ne ſont bonnes qu'en paſſant, & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toujours ſur l'innocence de mes intentions, à la fin, cela ne reſſembleroit plus à rien ; ainſi finiſſons, Bourguignon, finiſſons je t'en prie ; qu'eſt-ce que cela ſignifie? C'eſt ſe mocquer, allons qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Liſette, que je ſouffre.

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire ; tu te plaignois de moi quand tu es entré, de quoi étoit-il queſtion ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle, j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA *à part.*

Que dire à cela ? quand je m'en fâcherois, il n'en ſeroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtreſſe en partant a paru m'accuſer de t'avoir parlé au déſavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle ſe l'imagine, & ſi elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment, je me charge du reſte.

DORANTE.

Eh, ce n'eſt pas cela qui m'occupe !!

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire enſemble.

DORANTE.

Laiſſe-moi du moins le plaiſir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là !!

j'amuſerai la paſſion de Bourguignon! le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon, je ne ſçai ce que je dis, ni ce que je te demande; adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prens le bon parti..... mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſçavoir: vous partez, m'as-tu dit, cela eſt-il ſérieux?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vûë.

SILVIA *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſçavois, Liſette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh, il n'eſt pas ſi curieux à ſçavoir

que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je esperer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas, & je ferois si bien, que je ne le sçaurois pas moi-même : tenez, quelle idée il lui vient-là.

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Desespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même, il m'est necessaire, je te le demande à genoux. *Il se jette à genoux. Dans ce moment M. Orgon & Mario entrent & ne disent mot.*

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

AH, nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture ; que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place là ; leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai ce qu'il te plaira, que me veux-tu, je ne te hais point ;

leve-toi, je t'aimerois ſi je pouvois, tu ne me déplaîs point, cela doit te ſuffire.

DORANTE.

Quoi, Liſette, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, ſi j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimaſſe autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Aſſûrément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas, tu me ſouffrirois.

SILVIA.

Volontiers, mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire ſérieuſement; & ſi cela eſt, ma raiſon eſt perduë.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON *s'approchant.*

C'eſt bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne ſçaurois empêcher ce garçon de ſe mettre à genoux, Monſieur, je ne

ſuis

ſuis pas en état de lui en impoſer, je penſe ?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Liſette, & vous reprendrez votre converſation quand nous ſerons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

DORANTE.

Je me retire, Monſieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monſieur ?

MARIO.

Vous-même, monſieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le reſpect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne ſçai ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous juſtifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embaraſſé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où ſeroit le motif de mon embarras ? Je ſuis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je ſuis fâchée de vous dire que c'eſt une idée.

MARIO.

Il y a quelque choſe, ma ſœur, il y a quelque choſe.

SILVIA.

Quelque choſe dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'eſt donc ce garçon qui vient de ſortir qui t'inſpire cette extrême antipathie que tu as pour ſon maître ?

SILVIA.

Qui ? le domeſtique de Dorante ?

M. ORGON.

Oüi, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne ſçavois pas l'Epithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'eſt lui qui le détruit auprès de toi, & c'eſt ſur quoi j'étois bien-aiſe de te parler.

SILVIA.

Ce n'eſt pas la peine, mon pere, & perſonne au monde que ſon maître, ne m'a donné l'averſion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma ſœur, elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA *avec vivacité.*

Avec quel air miſterieux vous me dites cela, mon frere, & qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé ? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur, comme tu t'emportes.

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage, & je me ſerois déja démaſ-

quée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander ; puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est legitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere ? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi, ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoutée de lui ?

SILVIA *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans ! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée ! j'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entens rien.

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange; à qui en as-tu donc? d'où vient que tu es ſi fort ſur le qui vive, dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frere, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des viſions?

M. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvemens-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait; elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de ſon maître, & Madame, nous a-t'elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe, & c'eſt ſur ce mot de ſurpriſe que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne ſçavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t'il rien de plus haïſſable que cette fille-là? J'avoue que

je me ſuis fâchée par un eſprit de juſtice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t'il rien de plus ſimple ? Quoi ; parce que je ſuis équitable, que je veux qu'on ne nuiſe à perſonne, que je veux ſauver un domeſtique du tort qu'on peut lui faire auprès de ſon maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on eſt ſurpriſe ? un moment après un mauvais eſprit raiſonne, il faut ſe fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cauſe de la conſéquence de ce qu'elle dit ? mon parti ! J'ai donc beſoin qu'on me défende, qu'on me juſtifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuſe-t'on ? inſtruiſez-moi, je vous en conjure ; cela eſt-il ſerieux, me joüe-t'on, ſe mocque-t'on de moi ? je ne ſuis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monſieur, il n'y a point de douceur qui tienne ; comment donc, des ſurpriſes, des conſéquences ! Eh

qu'on s'explique, que veut-on dire ? On accuſe ce valet, & on a tort ; vous vous trompez tous, Liſette eſt une folle, il eſt innocent, & voilà qui eſt fini ; pourquoi donc m'en reparler encore ? car je ſuis outrée !

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller auſſi ; mais faiſons mieux, il n'y a que ce valet qui eſt ſuſpect ici, Dorante n'a qu'à le chaſſer.

SILVIA.

Quel malheureux déguiſement ! Sur tout que Liſette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras ſi tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, & cela t'importune aſſurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une ſuivante, & il me parle ſur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtreſſe que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vû ſe mettre à genoux malgré toi ? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te déplaiſoit pas ?

SILVIA *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé ſi tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, ſans quoi il y ſeroit encore.

SILVIA.

L'heureuſe apoſtille, mon frere ! mais comme l'action m'a déplû, la repetition n'en eſt pas aimable ; haça, parlons ſerieuſement, quand finira la Comedie que vous vous donnez ſur mon compte ?

M. ORGON.

La ſeule choſe que j'exige de toi, ma fille, c'eſt de ne te déterminer à le refuſer qu'avec connoiſſance de cauſe ; attens encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouſeras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis .... mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

SILVIA.

Pourquoi grace ? & moi je veux qu'il ſorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera, allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma ſœur, ſans rancune.

SCENE XII.

SILVIA *ſeule*, DORANTE *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur ſerré ! je ne ſçais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette avanture-ci m'afflige, je me défie de tous les viſages, je ne ſuis contente de perſonne, je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah, je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis moi.

DORANTE *l'empêchant de ſortir.*

Arrête donc, Liſette, j'ai à te parler pour la derniere fois, il s'agit d'une choſe de conſéquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrines, laiſſe-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choſes bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parles donc, je t'écoute, puiſqu'il eſt arrêté que ma complaiſance pour toi ſera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le ſecret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi perſonne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'eſtime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois ; mais tâche de m'eſtimer ſans me le dire, car cela ſent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Liſette : tu m'as promis le ſecret; achevons ; tu m'as vû dans de grands mouvemens, je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà, je me défendrai bien de t'entendre moi, adieu.

DORANTE.

Reſte, ce n'eſt plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah, Liſette ! c'eſt ici où tu vas juger des peines qu'a dû reſſentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'eſt pas à ton cœur à qui je parle ; c'eſt à toi.

DORANTE.

Perſonne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où ſont les choſes me force à te le dire, je ſuis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui eſt avec ta maîtreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA *vivement.*

Qui eſt-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtreſſe avant que de l'épouſer, mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un ſonge : je hais la maîtreſſe dont je devois être l'époux, & j'aime la ſuivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je faſſe à préſent ? je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtreſſe a ſi peu de goût, qu'elle eſt épriſe de mon valet au point qu'elle l'é-

pouſera ſi on la laiſſe faire, quel parti prendre ?

SILVIA *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis... *haut.* Votre ſituation eſt neuve aſſurément ! mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pû avoir d'irregulier dans nos entretiens.

DORANTE *vivement.*

Tais-toi, Liſette ; tes excuſes me chagrinent, ils me rappellent la diſtance qui nous ſepare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SILVIA.

Votre penchant pour moi eſt-il ſi ſérieux ? m'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au tien ; & dans cet état la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurément bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois

pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoûtes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un, patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vîte, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. *Il sort.*

SILVIA

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante !

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles!

MARIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

SILVIA.

Ce n'eſt point Bourguignon, mon frere, c'eſt Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il ſort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici, allons trouver mon pere, il faut qu'il le ſçache; j'aurai beſoin de vous auſſi, mon frere, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déja dit quelque choſe en badinant; mais

ſur tout gardez bien le ſecret, je vous en prie.

MARIO.

Oh je le garderai bien, car je ne ſçai ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez, ne perdons point de tems ; il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE III.

SCENE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HElas, Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne avanture, ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, miserable, je crois que tu te mocques de moi ! tu meriterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les merite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-

moi d'en meriter d'autres : voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Maraut ſoit, mais cela n'eſt point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin, eſt encore bon, il me convient auſſi : un maraut n'eſt point deſhonoré d'être appellé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, inſolent, tu veux que je laiſſe un honnête homme dans l'erreur, & que je ſouffre que tu épouſes ſa fille ſous mon nom ? Ecoute, ſi tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monſieur Orgon de ce que tu es, je te chaſſe, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiſelle m'adore, elle m'idolâtre ? ſi je lui dis mon état de valet, & que nonobſtant, ſon tendre cœur ſoit toujours friand de la nôce avec moi, ne laiſſerez-vous pas joüer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarraſſe plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette genereuſe perſonne ſur mon habit de caractere, j'eſpere que ce ne ſera pas un galon de couleur qui nous broüillera enſemble, & que ſon amour me fera paſſer à la table en dépit du ſort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *ſeul, & enſuite* MARIO.

DORANTE.

TOut ce qui ſe paſſe ici, tout ce qui m'y eſt arrivé à moi-même eſt incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Liſette, & ſçavoir le ſuccès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de ſa maîtreſſe pour me tirer d'embarras. Allons voir ſi je pourrai la trouver ſeule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t'il pour votre ſervice, Monſieur ?

MARIO.

Vous en contez à Liſette ?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit, ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'eſt-ce que cela vous fait, ſuppoſé que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre eſpece.

DORANTE.

Monſieur, je ne ſçaurois parler autrement.

MARIO.

C'eſt apparemment avec ces petites délicateſſes-là que vous attaquez Liſette ? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur, que je n'imite perſonne ; mais ſans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre choſe à me dire ? nous parlions de Liſette, de mon inclination pour elle & de l'interêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déja un ton de jalouſie dans ce que tu me réponds ? modere-toi un peu. Eh bien, tu me diſois qu'en ſuppoſant que Liſette eût du goût pour toi, après.

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le ſçuſſiez, Monſieur ?

MARIO.

Ah, le voici ; c'eſt que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché qu'elle t'aimât, c'eſt que ſans autre raiſonnement je te deffens de t'adreſſer davantage à elle, non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut

pour cela, mais c'eſt qu'il me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois, car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien; mais Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſerieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures; comprens-tu ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Oüi, je crois que je ſuis au fait; & ſur ce pied-là vous êtes aimé ſans doute.

MARIO.

Qu'en penſes-tu? eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loüé par vos propres rivaux peut-être?

MARIO.

La reponſe eſt de bon ſens, je te la pardonne; mais je ſuis bien mortifié

de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, & je ne le dis pas pour t'en rendre compte comme tu le crois bien, mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur, Liſette ne ſçait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſçait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible, mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire-toi ſans bruit : ſon indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras..... ta livrée n'eſt pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour luter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO,

MARIO.

AH te voilà, Liſette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous Monſieur, vous me paroiſſez ému ?

MARIO.

Ce n'eſt rien, je diſois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il eſt triſte, eſt-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monſieur m'apprend qu'il vous aime, Liſette.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne ſçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Liſette, mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répeter.

MARIO.

Du moins ne te le répetera-t'il pas quand je ſerai préſent, retirez-vous Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi, de l'amour ? oh je crois qu'il ne sera pas neceſſaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En verité je joüe ici un joli perſonnage, qu'il ſorte donc ? à qui eſt-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien qu'il s'en aille.

DORANTE *à part.*

Je ſouffre.

SILVIA.

Cedez, puiſqu'il ſe fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finiſſons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Liſette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avoüons que je ſerois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colere de Dorante qui ſort, & que j'ai obligé de quitter Liſette.

SILVIA.

Mais que vous a-t'il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaiſe humeur.

M. ORGON.

Je ne ſuis pas fâché qu'il ſoit la duppe de ſon propre ſtratagême, & d'ailleurs à le bien prendre, il n'y a rien de ſi flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille ; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais où en eſt-il préciſément, ma ſœur ?

SILVIA.

Helas, mon frere, je vous avoüe que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Helas, mon frere, me dit-elle ! ſentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON.

Quoi, ma fille, tu eſperes qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà ?

SILVIA.

Oüi, mon cher Pere, je l'eſpere.

MARIO.

Fripponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à preſent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien.

MARIO.

Ha, ha, je prens ma revanche; tu m'as tantôt chicanné ſur les expreſſions, il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes; ta joye eſt bien auſſi divertiſſante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, Monſieur ſi vous ſçaviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante, & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre, il doit m'épouſer, ſi vous ſçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre; ſi vous ſçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable, il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire ſans m'aimer, je n'y ſongerai jamais que je ne l'aime; vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laiſſant faire, c'eſt un mariage unique, c'eſt une avanture dont le ſeul recit eſt attendriſſant, c'eſt le coup

de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ha, ha, ha, que ton cœur a de caquet, ma ſœur, quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le regal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante eſt vaincu, j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorez qu'il ne penſe ; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable : il penſe qu'il chagrinera ſon pere en m'épouſant, il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance, voilà de grands ſujets de reflexion, je ſerai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe ?

M. ORGON.

C'eſt-à-dire que tu veux qu'il ſente toute l'étenduë de l'impertinence qu'il croira faire : quelle inſatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour propre d'une femme & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAix, voici Liſette : voyons ce qu'elle nous veut ?

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez ſa tête à ma diſcretion, je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent, Madame me le cede-t'elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non, je te le donne, Liſette, je te remets tous mes droits, & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouſe ? Monſieur le veut bien auſſi ?

M. ORGON.

Oüi, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t'il ?

MARIO.

J'y conſens auſſi, moi.

LISETTE.

Moi auſſi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite reſtriction, c'eſt qu'il faudroit pour nous diſculper de ce qui arrivera, que tu lui diſes un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais ſi je le lui dis un peu, il le ſçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien cette tête en ſi bon état, ne ſoutiendra-t'elle pas cette ſecouſſe là ? je ne le crois pas de caractere à s'éffaroucher là-deſſus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laiſſer le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela eſt juſte, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre préſence, & j'ai crû que vous eſquiviez la mienne.

LISETTE.

LISETTE.

Il faut vous avoüer, Monſieur, qu'il en étoit quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en eſt trop précieuſe.

ARLEQUIN.

Ah, que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendreſſe.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiſer ces petits mots-là, & les cueillir ſur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me preſſiez ſur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai ſon aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, ſouffrez que je la demande à vous, je veux lui

rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en eſt véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuſe pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toûjours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prens ſans marchander, je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah que nenny, vous ne ſçavez pas cette Arithmetique-là auſſi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un préſent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le préſent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il eſt bien meſquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez croire combien votre modeſtie m'embarraſſe.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépenſe d'embarras ; je ſerois bien effronté, ſi je n'étois pas modeſte.

LISETTE.

Enfin, Monſieur, faut-il vous dire que c'eſt moi que votre tendreſſe honore.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, je ne ſçai plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monſieur, je me connois.

ARLEQUIN.

He je me connois bien auſſi, & je n'ai pas là une fameuſe connoiſſance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais, c'eſt là le Diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du ſac.

LISETTE *à part.*

Tant d'abaiſſement n'eſt pas naturel !

haut d'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où git le Lievre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquietez : eſt-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sçachons de quoi il s'agit ?

ARLEQUIN *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là.... *haut.* Madame, votre amour eſt-il d'une conſtitution bien robuſte, ſoutiendra-t'il bien la fatigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah tirez-moi d'inquiétude ! en un mot qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis.... n'avez-vous jamais vû de fauſſe monnoye ? ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un Loüis d'or faux ? Eh bien, je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc, quel eſt votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom. *à part.* Lui dirai-je que je

m'appelle Arlequin ? non, cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame, il y a un peu à tirer ici ! haïſſez-vous la qualité de ſoldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un ſoldat ?

ARLEQUIN.

Oüi, par exemple un ſoldat d'antichambre.

LISETTE.

Un ſoldat d'antichambre ! ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin.

ARLEQUIN *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez !

ARLEQUIN *à part.*

La jolie culbute que je fais-là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là !

ARLEQUIN.

Helas, Madame, ſi vous preferiez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, je ne ſçaurois pourtant m'empêcher d'en rire avec ſa gloire; & il n'y a plus que ce parti là à prendre... va, va, ma gloire te pardonne, elle eſt de bonne compoſition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame, ah que mon amour vous promet de reconnoiſſance!

LISETTE.

Touche-là Arlequin; je ſuis priſe pour duppe: le ſoldat d'antichambre de Monſieur, vaut bien la coëffeuſe de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuſe de Madame!

LISETTE.

C'eſt mon Capitaine ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Maſque!

LISETTE.

Prens ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magotte, avec qui

depuis une heure, j'entre en confuſion de ma miſere !

LISETTE.

Venons au fait ; m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, en changeant de nom, tu n'as pas changé de viſage, & tu ſçais bien que nous nous ſommes promis fidelité en dépit de toutes les fautes d'ortographe.

LISETTE.

Va, le mal n'eſt pas grand, conſolons-nous, ne faiſons ſemblant de rien, & n'apprêtons point à rire ; il y a apparence que ton Maître eſt encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtreſſe : ne l'avertis de rien, laiſſons les choſes comme elles ſont : je crois que le voici qui entre. Monſieur je ſuis votre ſervante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant*, ha, ha, ha.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien, tu quittes la fille d'Orgon; lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, la pauvre enfant, j'ai trouvé ſon cœur plus doux qu'un Agneau, il n'a pas ſoufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance; Eh bien mon ami, m'a-t'elle dit, chacun a ſon nom dans la vie, chacun a ſon habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laiſſe pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle ſotte hiſtoire me contes-tu-là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment, elle conſent à t'épouſer ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en impoſes, elle ne ſçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouſe avec la caſaque ſur le corps, avec une ſouguenille ſi vous me fâchez? je veux bien que vous ſçachiez qu'un amour de ma façon n'eſt point ſujet à la caſſe, que je n'ai pas beſoin de votre friperie pour pouſſer ma pointe, & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe, cela n'eſt pas concevable, & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui? notre Pere, ah le bon homme; nous l'avons dans notre manche; c'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme... vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! as-tu vû Liſette?

ARLEQUIN.

Liſette! non; peut-être a-t'elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une cham-

briere : je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées, mais c'eſt la grande habitude qui fait cela : Adieu, quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but ; votre ſoubrette arrive. Bonjour, Liſette, je vous recommande Bourguignon, c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE *à part.*

QU'elle eſt digne d'être aimée ! pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monſieur ? depuis que j'ai quitté Mario je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me ſuis pourtant pas éloigné ; mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA *à part.*

Quelle froideur ! *haut* j'ai eu beau décrier votre valet, & prendre ſa conſcience à témoin de ſon peu de mérite, j'ai eu beau lui repréſenter qu'on pouvoit du moins reculer le Mariage, il ne m'a pas ſeulement écoutée ; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il eſt tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'eſt mon intention ; je vais partir *incognito*, & je laiſſerai un billet qui inſtruira Monſieur Orgon de tout.

SILVIA *à part.*

Partir ! ce n'eſt pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais .... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la ſituation où je ſuis, à moins que de parler moi-meme, & je ne ſçaurois m'y réſoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raiſons

qui veulent que je me retire, je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne ſçai pas vos raiſons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; & ce n'eſt pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous eſt aiſé de les ſoupçonner ; Liſette.

SILVIA.

Mais je penſe, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monſieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choſes que je pourrois ſuppoſer ; mais je ne ſuis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire : Adieu Liſette.

SILVIA.

Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je ſuis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! & l'explication ne me ſeroit pas favorable, gardez-moi le ſecret juſqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi, ſerieuſement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être ſi bien au fait !

DORANTE.

Cela eſt bien naïf : Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA *à part,*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouſerai jamais .... *elle le regarde aller*, il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde ſi je tourne la tête, je ne ſçaurois le rappeller moi... Il ſeroit pourtant ſingulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait .... Ah, voilà qui eſt fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir ſur lui que je le croyois : mon frere eſt un mal-adroit, il s'y eſt mal pris, les gens indifferens gâtent tout. Ne ſuis-je pas bien avancée ? quel dénoüement!... Dorante reparoît pourtant ; il me ſemble qu'il revient ; je me dédis donc, je l'aime encore...

Feignons de ſortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque choſe.

DORANTE *l'arrêtant.*

Reſtez, je vous prie, j'ai encore quelque choſe à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monſieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir ſans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh, Monſieur, de quelle conſéquence eſt-il de vous juſtifier auprès de moi ? Ce n'eſt pas la peine, je ne ſuis qu'une ſuivante, & vous me le faites bien ſentir.

DORANTE.

Moi, Liſette ! eſt-ce à vous à vous plaindre ? vous qui me voyez prendre mon parti, ſans me rien dire.

SILVIA.

Hum, ſi je voulois je vous répondrois bien là-deſſus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que diſ-je ! Mario vous aime.

SILVIA.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Vous êtes ſenſible à ſon amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allaſſe, ainſi vous ne ſçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je ſuis ſenſible à ſon amour, qui eſt-ce qui vous l'a dit ? je ne ſçaurois vous aimer, qu'en ſçavez-vous ? vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien, Liſette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde inſtruiſez moi de ce qui en eſt, je vous en conjure.

SILVIA.

Inſtruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laiſſez-moi, tenez, ſi vous m'aimez ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifference, & vous êtes trop heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Liſette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répetez ſi ſou-

vent que je vous crois ; mais pourquoi m'en perſuadez-vous, que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là, Monſieur ? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſerieuſe pour vous. Que de reſſources n'avez vous pas pour vous en défaire ? La diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon ; mais moi, Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite ? qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte ? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Sçavez-vous bien que ſi je vous aimois tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus ? jugez donc de l'état où je reſterois, ayez la généroſité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime dans les diſpoſi-

tions

tions où vous êtes, l'aveu de mes ſentimens pourroit expoſer votre raiſon, & vous voyez bien auſſi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah, ma chere Liſette, que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me pénetre, je t'adore, je te reſpecte. Il n'eſt ni rang, ni naiſſance, ni fortune qui ne diſparoiſſe devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En verité ne meriteriez-vous pas que je les priſſe ? ne faut-il pas être bien généreuſe pour vous diſſimuler le plaiſir qu'ils me font, & croyez-vous que cela puiſſe durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non : mais ſi vous me le demandez encore, tantpis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y ſongez donc plus ?

DORANTE.

Non, Liſette ; Mario, ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes ſenſible à ma tendreſſe, je ne ſçaurois en douter au tranſport qui m'a pris, j'en ſuis ſur, & vous ne ſçauriez plus m'oter cette certitude-la.

SILVIA.

Oh, je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne conſentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi, vous m'épouſerez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe, ma fortune nous ſuffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naiſſance : ne diſputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! ſçavez-vous bien que vous me charmez Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendreſſe

& laiſſez-la répondre....

SILVIA.

Enfin, j'en ſuis venuë à bout, vous... vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non, ma chere Liſette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO,

SILVIA.

AH, mon pere vous avez voulu que je fuſſe à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joye qu'on n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, ſon pere, Monſieur?

SILVIA.

Oüi, Dorante la même idée de nous connoître nous eſt venue à tous deux, après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez; je n'en ſçaurois douter, mais à votre tour jugez de mes ſenti-

mens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicateſſe avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoiſſez-vous cette lettre-là ? voilà par où j'ai appris votre déguiſement, qu'elle n'a pourtant ſçu que par vous.

DORANTE.

Je ne ſçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai données de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante me pardonne-t'il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puiſqu'Arlequin vous reſte.

LISETTE.

Belle conſolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas; avant notre reconnoiſſance votre dot valoit mieux que vous, à préſent vous valez mieux que votre dot. Allons ſaute Marquis. FIN.